



Mars 2001 - 5 Francs

ÉDITORIAL

Nouvelle année et nouvelle mise en page pour l'Écrit de la Butte à partir de ce numéro 19 !

On espère que vous apprécierez ce « changement dans la continuité » : tout en conservant la ligne graphique, nous avons essayé de rendre le journal plus clair et aéré, plus lisible.

Du côté des animations sur la Butte, plusieurs rendez-vous sont à noter sur vos agendas ce trimestre :

La Chorale de la Butte ouvrira la saison le dimanche 11 mars accompagnée d'un trio de jazz.

Vous les attendiez, les voici enfin, les Puces sont de retour le 25 mars, selon les mêmes modalités que les années précédentes : pour les particuliers et seulement pour eux, ambiance musicale et... une soupe de l'amitié !

En avril, 10/10, deux journées rencontres les 27 et 28 pour 10 associations du quartier, au 10 place des Garennes. Chacune présentera ses activités dans le cadre de l'école des Filles (locaux occupés pour la dernière année par la FEN - cf l'Écrit n°18).

Les Coulisses de la Butte s'animeront, quant à elles, les 11-12-13-18 et 19 mai pour leurs représentations annuelles.

Et puis, après tout cela, s'il nous reste un peu d'énergie pour l'organiser, rendez-vous un dimanche de mai pour une balade promenade sur la Butte. On en reparlera...

Annette

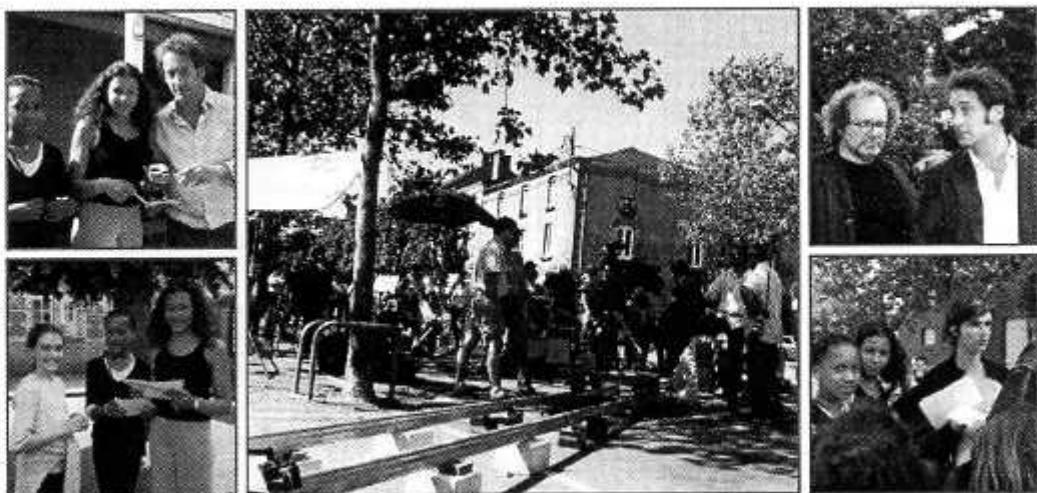
La butte sur grand écran.

Le mercredi 24 mars sortira en avant première nationale à Nantes le film de Pascal Thomas : « Mercredi, folle journée ! ».

Tourné en mai et juin dernier sur l'agglomération nantaise, ce film est très attendu par de nombreux habitants du quartier, engagés comme figurants sur un tournage qui s'effectua en partie sur notre charmante Butte.

Si vous voulez retrouver votre paysage quotidien, vos amis, voisins, les enfants de l'école des Garennes, en technicolor et sur grand écran, en compagnie de Vincent Lindon, Isabelle Carré, Christian Morin... Rendez-vous au cinéma, dans quelques jours. Pour patienter, découvrez dans ce journal les témoignages d'acteurs que vous connaissez peut-être ! ■

(Suite pages 4 et 5)



© Photos : Danièle Jarret et Yves Aumont

La Butte avait déjà servi en 1946 de cadre à un autre film d'audience nationale : « Le Bateau à soupe », d'après le roman de Gilbert Dupé.

On y raconte l'histoire du capitaine Hervé, long courrier à la retraite qui se promène souvent à Sainte-Anne et ses ruelles sordides. Il y rencontre la jolie petite bretonne Marie Douce, qui deviendra bientôt sa compagne, malgré les commérages et la différence d'âge...et qu'il emmènera aux îles sur son grand voilier « la Duchesse

Anne ». Le livre, épuisé, se trouve chez les collectionneurs et peut-être encore dans les bibliothèques. Le film, lui, doit exister sur les étagères de la cinémathèque... Tourné par Maurice Gleize avec Charles Vanel et Lucienne Laurence dans les rôles principaux, il a surtout été tourné dans les vieilles rues du centre ville. Le passage Pommeraye y figure, ainsi que le port de Trentemoult. La première mondiale et Nantaise du film le 10 décembre 1946 à l'Olympia fut une réussite totale où l'on frisa l'émeute... ■

Les cinémas disparus :

Qui se souvient encore du Vox de la rue de la Bourdonnais et du Sainte-Anne rue Sainte-Marthe ?

Racontez-nous vos souvenirs, apportez-nous vos photos de ces cinémas de quartiers dont on n'aperçoit plus grand chose aujourd'hui.

Sources :

« Les lumières de la ville »,
Yves Aumont et Alain-Pierre Daguin, éditions l'Atalante,

« l'Écrit de la Butte » n° 3,
notes de lecture de Guy Bouchard sur le Bateau à soupe.

Nostalgie...

Protection Maternelle et Infantile (P.M.I) du Boulevard Saint-Aignan.

Nous vous annonçons son déménagement dans le numéro précédent, voici quelques informations sur la naissance de ce qui fut : « le dispensaire Georges Bertin »

En 1881, le boulevard Saint-Aignan vient de s'allonger, il atteint maintenant la place Lechat. Peu de maisons sont construites le long de ses trottoirs ; pour donner une idée des habitations existantes à cette époque, le numéro 110 actuel portait à la fin de cette époque le numéro 52.

La population de Sainte-Anne est ouvrière, prolétaire ; la misère y est grande, la maladie n'épargne pas les habitants de la butte. Dans les logements insalubres des rues de l'Hermitage, du roi Baco, des Garennes, des Perrières, sans compter tous les passages et les ruelles, on voit se développer les germes de la tuberculose, maladie qui fait des ravages dans ces masures.

En 1902, dans le haut du Boulevard Saint-Aignan, au numéro 127 actuel, s'ouvre un dispensaire antituberculeux avec à sa tête le docteur Georges Bertin. C'est le deuxième de ce type en France, le premier ayant vu le jour en 1901 à Lille. Cette antenne médicale existe encore en ce début de XXI^e siècle, il est affecté maintenant à la petite enfance dans le cadre de la protection maternelle et infantile (P.M.I) et porte le nom de son fondateur : George Bertin. Entre les deux guerres et même après 1945, ce lieu est connu de tous dans le quartier sous le nom de « dispensaire » : consultation des enfants, vaccinations... C'est un endroit très fréquenté.

En 1947, le docteur Guy Van Der Stapen est nommé médecin de la consultation des nourrissons de la C.R.I.F.O. (Caisse Régionale des Institutions Familiales et Ouvrières) du secteur Saint-Aignan au numéro 117 (numérotation de l'époque). « Van Der » docteur connu et estimé dans ce grand quartier exerça cette fonction avec passion et, devant les situations rencontrées, s'investit dans le problème ardu de la régulation des naissances. ■

Jean Duret

Les carnavaliers de la Butte



Les carnavaliers de la Butte Sainte-Anne

© Photo : Danièle Jarret

Parmi les souvenirs de la vie associative du quartier Sainte-Anne, nous pouvons évoquer les carnavaliers de la Butte.

Après la guerre, les festivités du carnaval nantais (la mi-carême) ont repris. Monsieur et madame Hubert, habitants l'immeuble Maison de la République, avenue Sainte-Anne (à l'emplacement actuel de l'immeuble Jacques Cartier), ont contribué à organiser jusque dans les années 1965-66 environ, un joyeux groupe de carnavaliers costumés et grimés ; une majorité d'enfants et de jeunes du quartier.

Certains y ont participé pendant de nombreuses années.

Monsieur Hubert, charpentier fer au chantier de la Loire, fabriquait les masques, les accessoires en papier journal, avec colle et peinture, qui représentait les différents thèmes selon les années : animaux, Bécassine, personnages de Walt Disney etc... et une carriole habillée selon le thème servant de ravitaillement.

Madame Hubert confectionnait et cousait sans relâche les costumes en tissus neufs pour une cinquantaine de participants dont l'âge s'échelonnait de 3 à 20 ans.

Leur logement, à l'architecture austère et historique, était au rez-de-chaussée de l'immeuble. La grande fenêtre donnait sur le trottoir, à hauteur d'homme, et c'est par là que nous pouvions venir discuter des projets, essayer les costumes et proposer de nouvelles revues.



Les festivités du groupe commençaient au mois de janvier, avec la galette des rois, au restaurant des Garennes, puis au café de la Loire (au coin des rues de l'Hermitage et des Salorges). Là, il y avait l'élection de la reine, du roi, de la dauphine et du dauphin du groupe. Ils étaient récompensés par des lots offerts par les commerçants du quartier. Comme par exemple, un sac de charbon offert par le charbonnier.

Les défilés de la mi-carême étaient le jeudi après-midi et le dimanche suivant.

Nous nous rendions à pied sur le lieu du départ : place René Bouhier, place de la Petit Hollande ou à la gare d'Orléans. Pendant le défilé, nous étions accompagnés par un jeune musicien, Yvonnick, jouant de la bombarde. A la fin du défilé, nous avions une collation dans un café de la ville. Le succès de cette petite troupe ne s'arrêtait pas au défilé de Nantes. Nous participions également aux carnivals de Pornic et de Pornichet. Le voyage en car, la joie de défiler, nous a laissé à tous, des souvenirs inoubliables et aujourd'hui nous pouvons vous dire merci, monsieur et madame Hubert, pour la joie que vous nous avez procurée à nous tous, carnavaliers de la Butte Sainte-Anne. ■

Danièle Jarret & Mireille Le Bihan

Histoires d'Hier

Nostalgie...

Et si on se retrouvait... ?

La presse se fait régulièrement l'écho de la Brasserie de la Meuse.

Les souvenirs qui se rattachent à cet établissement, disparu pourtant depuis 1985, sont innombrables et perdurent dans les esprits des habitants de la Butte. Tant de souvenirs font partie d'une certaine jeunesse, de notre jeunesse...

Ce que j'ai le plus admiré, ce sont les femmes de l'embouteillage.

Pendant des heures, elles travaillaient dans un bruit infernal de bouteilles qui défilent, se blessant souvent, en retirant les tessons, des casiers où elles plaçaient les bouteilles pleines...

Pendant la saison, elles venaient gagner un peu d'argent et malgré les difficultés, elles plaisantaient, simples, comme savent l'être les gens courageux...

Que sont devenues « les dames de l'embouteillage »... ?

Je suis persuadée que je ne suis pas seule à résider sur la Butte et nos retrouvailles seraient un moment privilégié pour échanger nos souvenirs, ... ■

Nicole Barbenchon-Rousseau



La Brasserie de la Meuse, ca 1930

Tristesse dans la communauté féline

Pimprenelle, qui faisait partie de la communauté féline officielle, sous la vigilance des habitants de Sainte-Anne, n'a plus reparu depuis quelques temps.

Le silence règne dans la cabane des matous, qui sont tristes d'avoir perdu leur compagne de jeunesse. Est-elle partie mourir dans un coin comme le font tant d'animaux ? Il est vrai qu'elle allait sur ses 18 ans, mais quand même... son absence se fait ressentir.

Ils échappent à la « chaise électrique »

On peut dire que leurs vies n'avaient tenu qu'à un fil (téléphonique). Voici comment ils ont échappé à la « chaise électrique ». Un matin, je téléphonais dans la cabine en bas de l'avenue Sainte-Anne, et tout en discutant, je vois passer la camionnette de la mairie. Aussitôt, je pensais aux chats qui vivaient, sans maîtres, et dits sauvages, nourris par de bonnes âmes. Aussi sec, je quitte mon interlocuteur et cours vers le bas de l'avenue (derrière la rue Lehuédé). Je retrouvais donc le préposé (qui ne faisait que son travail) avec deux grandes cages à la main, destinées à la capture des chats. Un avait déjà été capturé. Il en restait trois. Je demandais instamment à l'employé de surseoir à la capture. La discussion fut âpre et j'eus gain de cause en lui assurant que j'en prenais entièrement la responsabilité. Je prenais ainsi en main la destinée des chats.



Pimprenelle

Tatoués, stérilisés et sédentarisés par l'Ecole du Chat.

Je me suis mise en rapport avec les services concernés, pour formuler ma demande. Là, je suis tombée sur quelqu'un résolument anti-chats, me faisant savoir qu'il fallait que ceux-ci soient enlevés sous 48 heures. Je l'assurais que cela ne se ferait pas. Je vois « plus haut » : même réticence. Qu'à cela ne tienne, nous avons fait venir un journaliste qui nous a fait un « papier » avec photo dans la presse, faisant valoir notre pétition. Le soir, j'ai reçu un coup de fil de « là-haut » (pas du Bon Dieu, non !) consentant à préserver la vie des animaux, à condition qu'ils soient tatoués, stérilisés et sédentarisés. Ce qui fut fait par l'Ecole du Chat. Un ami anonyme nous avait construit une belle cabane en bois. Et voici nos amis installés, en ayant eu soin d'aller récupérer le 4^e larron, dont les jours étaient comptés. Même la télé s'est dérangée. C'est vous dire qu'à Sainte-Anne, les gens sont super ! ■

Madame Hannelais

Chanson pour Maguy

(sur l'air des « Champs Elysées » de Jo Dassin)

Depuis 20 ans
Qu'elle est ici
Elle en a vu
Des tout petits
Qui maintenant
Sont déjà grands
Mais ne l'oublent pas.

Quant aux parents
N'en parlons pas
Elle les a fait
Marcher au pas
Mais ce n'est pas
Seulement pour ça
Qu'on n'oubliera pas.

Refrain
A Joseph Blanchart (bis)
Tous petits, moyens et grands
Elle leur a donné
Tout son temps
Les a aimés passionnément
Et eux tout autant

Comme de coutume, c'est en chanson et autour du verre de l'amitié que l'on a souhaité un bon départ en retraite à Maguy (ATSEM à l'école maternelle Joseph Blanchart depuis... 20 ans !) - 12 mars 2001.



Maint'nant la voilà
Qui s'en va
Que va-t-elle faire
De tout c'temps là ?
Elle reviendra
Certainement
Voir comment ça va.

Un atelier
Une p'tite sortie
On l'appellera
On s'est promis
Allo Maguy
On compte sur toi
Ne nous oublie pas.

Histoires d'aujourd'hui

Mercredi, folle journée !

Pascal Thomas



Comment avez-vous choisi le quartier ?

C'est de là qu'on voit le mieux Nantes. On a pu utiliser les deux écoles. C'est le point central du film. Il y a la place, le musée Jules Verne, le fleuve en-dessous, les grues du port, géographiquement c'est parfait jusque dans la pente de la place qui donne une certaine perspective. On a aussi été très bien accueillis par la directrice de l'école : Florence, qui nous a reçu très aimablement et qui nous a laissé utiliser l'école pour servir de cadre à beaucoup de scènes du film.

Pourquoi avoir choisi Nantes ?

Je voulais une ville atlantique, je préfère l'Atlantique à la Méditerranée. J'ai fait des films dans le Poitou, en Vendée, et à l'île de Ré. Ça n'allait pas vraiment, il me fallait une ville très active. Nantes convenait parfaitement : à la fois moderne et enracinée dans un passé très riche. Il fallait une ville d'au moins 250.000 habitants.

Comment sont les gens que vous avez rencontrés ?

Pff... délicieux... Un accueil extraordinaire, à tout point de vue. Les gens sont très aimables avec nous, ça se passe plutôt bien.

Et la météo Nantaise ?

Le temps est changeant. Mais on a utilisé ça parce que nous avons un personnage dont on dit que le visage est aussi changeant que le ciel de Nantes.

Et le film ?

C'est un film un peu mosaïque. Une dizaine d'histoires croisées : du comique au dramatique. ■



Interviews réalisées en juin par Cécile

Florence Simon (vraie directrice)

Comment l'école a-t-elle été retenue ?

Fin janvier 2000, 30 écoles ont été contactées.

Fin février, début mars, nous avons eu confirmation de la démarche administrative, pour l'utilisation des locaux, les enfants devant être filmés en dehors du temps scolaire.

Philippe Guihéneuf, un des adjoints, est venu présenter le film dans les classes et expliquer le rôle des enfants. Il a rencontré les parents et distribué des papiers (autorisation DDASS, utilisation des locaux) des mois à l'avance. Le tournage devait avoir lieu à Paris (sauf école). Ils ont fini par le faire à Nantes. Le tournage était prévu au départ pendant les vacances de Pâques.

Ce fut beaucoup de coups de fil, ordres et contres ordres. Quand la décision a été prise, Philippe Guihéneuf est venu à l'école, il nous a permis de comprendre un film : d'abord l'assistant recrute les gens, trouve le budget, les lieux. Ensuite nous avons vu comment est tourné un film (il avait apporté les feuilles de service, les scripts d'*Astérix et Obélix*). Cela a permis de voir qu'on ne tourne pas dans l'ordre. Il a expliqué le clapman, le rôle de chacun, qui on allait rencontrer. Puis le chef : Laurent Souillet est arrivé.

Il y a eu des prises d'éclairage, le chef opérateur a alors choisi la classe et le couloir, les costumiers sont venus voir les costumes naturels des enfants (qui n'ont pas été modifiés). Les accessoiristes ont emprunté des bouquins, des carnets de notes, des cahiers.

Enfin, les deux assistants de production Hubert Vatrinet et Irène sont venus sur le terrain pour régler le côté financier et administratif.

Pascal Thomas n'est arrivé qu'au moment du tournage. (...)

Quand ont eu lieu les tournages ?

Certains en mai et pendant le pont de l'Ascension, le mercredi 31 et vendredi 2 et samedi 3 juin, hors du temps scolaire, mais certains figurants ont quand même un peu manqué la classe.

Tout le monde a été charmé par le côté placide et très calme de l'équipe de production qui a cherché à déranger le moins possible. Ils ont pris soin des gens, des figurants. Leur savoir-faire auprès des



enfants a été très agréable. Les enfants étaient à la fête (coca et orangina à volonté). Il y avait dans l'école une ambiance de fin d'année. Par contre, c'était long (remonter 22 fois la moitié de la rue de l'Hermitage jusqu'au portail de l'école...).

Nous avons été invités à prendre un pot avec toute l'équipe de

tournage avec une gentillesse... et une disponibilité, comme s'ils étaient toujours redevables. En remerciement, ils nous ont proposé un appareil photo ou une télé, nous avons choisi une table de ping-pong, et ils en ont acheté une belle ! C'est valorisant pour l'école d'être dans les journaux. Les enfants étaient ravis. Maintenant ils ont vu qu'être figurant c'était long.

Un bon souvenir ?

Voir Vincent Lindon faire "le tour du monde". On se met sur les petites marques de la raquette du terrain de basket et on lance le ballon dans le panier en faisant le tour des marques. Vincent Lindon a été très agréable, charmant, souriant tout le temps. ■



Anne Girard

(vraie institutrice)

J'ai fait trois scènes de figuration : une maîtresse qui rentrait et saluait une mère d'élève, une passante, et une autre maîtresse qui surveillait les entrées. C'était long de refaire les scènes. Les acteurs ont été assez proches.

Quand tu rentres dans le film, c'est comme si tu rentrais dans l'écran. Ce sont des gens hyper familiers, des gens que tu connais déjà. ■

Histoires d'aujourd'hui

..... des habitants du quartier sous les projecteurs

Clara (6 ans)



Comment s'est passé le casting ?

C'est quoi un casting ? Ah oui... Il y avait des copines. Ça a duré longtemps.

Comment as-tu su que tu étais prise ?

C'est maman qui m'a dit : « Clara, j'ai une bonne nouvelle pour toi. Je crois que tu vas tourner dans le film ».

Est-ce que tu as beaucoup tourné ?

Oh oui, j'ai tourné plusieurs fois. J'ai tout aimé, sauf le jour où j'aurai préféré être à la fête de l'école.

Est-ce que tu peux raconter le jour où tu as tourné dans le tramway ?

On est assis avec ma maman (Isabelle Carré) et tout à coup je rencontre Victoria (une copine qui joue dans le film), je l'appelle, son papa (Vincent Lindon) vient me voir avec elle. Le papa de Victoria discute avec ma maman. Ma maman (Isabelle Carré) a les cheveux longs, blonde, elle est gentille.

Quel est le moment que tu as préféré ?

C'est quand... La première fois que j'ai rencontré Victoria. Je la trouve gentille. On mange à une cantine. Elle va avoir 10 ans.

Qu'est-ce que tu as le moins aimé

J'ai moins aimé tourner parce qu'il faut recommencer. Et aussi parce que c'est du boulot. ■

Lola (11 ans)



Comment as-tu eu l'idée de participer au casting ?

C'est Pascale, ma prof du vendredi dont le fils est à Guist'hau en formation pour le cinéma, ils étaient chargés de faire le casting du film. Et voilà...

Comment se passe le casting ?

D'abord on attend, puis il y a quel-

Christian Tessier (vrai instituteur)



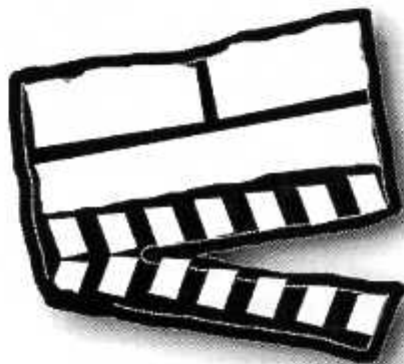
Dans le film je suis instituteur et parent d'élève.

Il y a beaucoup d'attente, mais c'est sympa. Le climat est agréable et puis il y a les gamins dans l'école. J'ai eu l'impression d'attendre 95 % du temps.

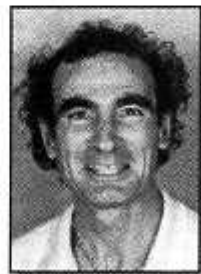
Un bon souvenir ? Le coca et les glaces au repas pour les gamins. C'est pas tous les jours qu'on voit une bouteille de coca sur la table à la cantine.

Le film n'a pas changé l'ambiance entre les gamins. Les gens du casting ont respecté les enfants. Ils ont été attentifs.

C'est une bonne expérience pour les gamins. ■



Jean Bonnamy (vrai instituteur)



On n'est pas décontracté. Quand on est filmé, c'est difficile de rester naturel. Ça ne m'intimide pas. Les acteurs sont des gens comme les autres. Les films à la télé ça idéalise, au quotidien ce sont des gens comme nous.

Morin, on ne le reconnaissait pas. À Paris j'en ai vu plusieurs des acteurs. Quand on les voit en vrai on a de la peine à les reconnaître. Ils sont à notre hauteur. Ils ont eu un comportement convivial, tu ne te sens pas mal vis à vis d'eux.

Ça sert de voir ce qui se passe derrière la caméra. On voit juste une tranche du film, on voit que tout est programmé. Tout est barricadé autour. Tous les gens qui sont dans l'image ont été préparés, prévus là. Maintenant au cinéma je ressens le travail des techniciens, que le type a passé x temps. C'est une gestion du personnel, une entreprise avec du matériel humain. ■



qu'un qui vient nous prendre et nous pose des questions. Quel âge on a, si on aime le cinéma.

Comment as-tu su que tu étais prise ?

On nous a appelé, ils ont laissé un message et nous ont dit que j'avais un petit rôle.

Et après comment ça s'est passé ?

Le costumier et la costumière sont venus choisir une robe dans les miennes et nous ont chargé d'acheter des chaussures. En fait le rôle a été annulé, parce qu'ils ont

changé le scénario, alors je n'ai fait que de la figuration. Mais ils m'ont quand même remboursé les chaussures !

Et pendant le tournage ?

Il faut beaucoup attendre entre les prises...il fait chaud. Toute la journée, on tourne la même scène (le défilé de mode). A la fin c'était un peu ennuyant. ■

